



Académie des sciences d'outre-mer

*Les recensions de l'Académie*¹

Le Coran : nouvelles approches / sous la direction de Mehdi Azaiez
éd. CNRS, 2013
cote : 59.644

Cet ouvrage collectif dirigé principalement par Monsieur Mehdi Azaiez, qui avait analysé pour la revue *Arabica* (No56/1, 2009) les thèses consacrées au Coran en France depuis les années 1970, présente une recherche comparable à celle de plusieurs livres que nous avons récemment recensés dans ces colonnes, *Islamisme Soufisme Évangélisme* de Zidan Meriboute (2010), *Le Prophète de l'islam et ses califes* de Khaled Ridha (2011), *L'islam sans soumission* d'Abdenmour Bidar (2012), *Le Djihadisme* de Liess Boukra (2012), *Changer l'islam* de Malek Chebel (2013) ou *Le Jihad dans l'islam médiéval* d'Alfred Morabia (réédité en 2013). Il s'agit d'appliquer au Coran une nouvelle grille de lecture correspondant à la recherche exégétique moderne. Ce qui ne se fait pas encore dans les pays à majorité musulmane ; ainsi, « en privilégiant une seule lecture, l'édition de référence du Coran, réalisée au Caire en 1924, avalise de facto un discours théologique maintenant l'illusion d'un Coran unique sans rapport avec l'histoire progressive de son élaboration », assure M. Azaiez dans la préface du volume. Il faut faire appel désormais à la codicologie (datation, localisation, évolution des textes- sources), à l'intertextualité qui met en relation un énoncé avec un autre appartenant aussi au même contexte. D'ailleurs, la remarquable exposition consacrée aux « Routes d'Arabie », que le Louvre avait présentée en 2010, avait souligné les différentes cultures préexistant à l'islam dans le territoire de l'actuelle Arabie saoudite ; sans doute, les cadres politiques de Riyadh ne s'étaient pas rendu compte en autorisant l'exportation de cette exposition, qu'elles encourageaient l'exégèse coranique moderne.

Le professeur Amir-Moezzi rappelle que le Calife Osman fit disparaître les versions divergentes de la Vulgate, dont on répartit à l'époque les différents textes collectés dans une version coranique qui deviendra sacralisée et les « hadiths », rabaissés à de simples dits de Mohamed ou de son entourage. Il fallait une autorité politique pour imposer cette répartition. Les falsifications du Coran découleront des événements dramatiques survenus à la mort du Prophète. Pour les commentateurs chiites comme Al Sayyari (*Kitab Al Qira'at* autour des années 870), le « vrai Coran », qui révélait qu'Ali et ses descendants étaient les vrais Guides des Musulmans, serait le triple en volume du Coran retenu tandis que 725 versets « chiites » auraient été éliminés. Le Coran « osmanien » fut en fait établi sous le calife Abdelmalek Ibn Marwan (685-705). Puis l'appauvrissement progressif de l'exégèse sunnite au Xe siècle fut la conséquence directe de l'intrusion du politique dans le religieux. L'auteur du *Dictionnaire du Coran* (Paris Robert Laffont 2007) rappelle que le texte coranique se prête à quatre interprétations, littérale, allégorique, morale, anagogique (spiritualiste), qui correspondent en



¹ Les recensions de l'Académie de [Académie des sciences d'outre-mer](http://www.academieoutremer.fr) est mis à disposition selon les termes de la [licence Creative Commons Paternité - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 3.0 non transcrit](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/3.0/).
Basé(e) sur une oeuvre à www.academieoutremer.fr.



Académie des sciences d'outre-mer

fait aux quatre méthodes interprétatives du judaïsme.

Pour le professeur Jacqueline Chabbi, il est nécessaire de voir combien la Vulgate, comme objet global, révèle le milieu social et humain d'origine ; de nombreux passages coraniques sont l'écho de réalités anthropologiques. La vie quotidienne tribale a le souci de la quête de l'eau ; ainsi, la Kaaba est auprès d'une source ; le terme de « charia », qui exprimera plus tard tout autre chose, a le sens de « point d'eau d'affleurement » : les croyances eschatologiques bibliques seront intégrées à l'environnement local : le paradis ressemble à une oasis, l'enfer est caractérisé par une phobie solaire. Des légendes gratifiantes comme l'éléphant d'Abraha (Coran CV) serviront de légendes gratifiantes, souvent en rapport avec des sources syriaques.

Monsieur Claude Gilliot souligne que le mot « Coran » (Qor'an) vient du mot araméen « Qaryana », « lectionnaire » ; le Coran serait une production littéraire tardive des débuts du Christianisme et des premiers textes patristiques ; c'est pourquoi, de nombreux passages coraniques sont des interprétations d'écritures ou de traditions anciennes ; la Trinité, dont Marie serait un constituant, est critiquée dans la 112e sourate chronologique ; le terme de « nazaréen » désigne des Chrétiens, mais en fait il s'agissait d'une secte judéo-chrétienne spécifique ; l'évocation de la naissance de Jésus sous un palmier (XIX 23-26), identique à celle du Pseudo-Mathieu daté entre le IXe et XIe siècles, montre bien une source commune disparue.

Dans le même ordre d'idées, Madame Geneviève Gobillot estime que le Coran se donne pour fonction de corriger des données bibliques ; elle donne l'exemple des pouvoirs de Salomon (cf. XXXVIII 30-40) légende héritée d'une tradition rabbinique ; or, le terme de « sahr » (sorcellerie) utilisé dans un autre verset (VII 116) ne désigne que l'illusion apparente d'un bâton qui se transformerait en serpent, donc Salomon, prophète de l'islam, ne peut recevoir ses pouvoirs de « magicien » que de Dieu. Ce qui fait dire à Jacqueline Chabbi que les exégètes abbassides qui vivaient dans une société complètement déconnectée du tribalisme primitif « bibliseront le Coran ». D'ailleurs Abu Muslim Ibn Bahr, commentateur des abrogations postérieures est convaincu que le texte coranique tend à rectifier quelques passages bibliques mais ne conteste pas la Bible dans son ensemble.

D'autres contributeurs examinent le Coran sur des bases linguistiques et stylistiques. Ainsi, Madame Anne-Sylvie Boisliveau analyse le discours autoréférentiel dans les premières sourates mecquoises ; les 23 occurrences du terme « Zikr » et de ses dérivés relève d'un usage rabbinique d'utilisation de formules redondantes à l'impératif comme « Uzkur » ! (Rappelle-toi!) ; un seul verset (LXXIII 15) qualifie Mohamed de « rasoul » (Prophète), terme réservé à Moïse dans la Bible et le Coran. M. Pierre Larcher attribue les variations orthographiques du Coran à un « conflit d'oralités », introduisant la connaissance de la dialectologie dans l'exégèse ; le professeur François Déroches, étudiant l'évolution graphique du texte coranique remarque que c'est Al Hajjaj (VIIIe siècle) qui fit compter les lettres, les mots, les versets en divisant ces derniers par groupes de cinq à dix et il regrette que l'on n'ait pas étudié systématiquement tous les textes « hijazi » recueillis au début de l'islam.



Académie des sciences d'outre-mer

La volonté de ne pas se livrer à une exégèse scientifique du texte coranique est soulignée par Madame Angelika Neuwirth qui rappelle que le Coran demeura à l'état de communication orale durant une vingtaine d'années et que l'on procéda à une exclusion de la culture préislamique, ravalée au niveau de « jahiliyya », c.à.d. « d'ignorance » ; en fait , on devrait appeler cette période, comme le propose Madame Chabbi, « absence de repère ». Monsieur Azaiez traite de la polémique qui marque le corpus coranique et il cite le commentateur contemporain Mustafa ben Taïbi, auteur de *Quelques façons de lire le texte coranique* (Limoges, Éditions Lambert, 2009), qui montre que le Coran met en scène défenseurs et adversaires de Mohamed (Juifs, Chrétiens, Bédouins) ; c'est une façon habile de réfuter la parole du contestataire dans la mesure où un dixième des versets coraniques semble nier la vérité transcendante. Le Père Michel Cuypers se penche sur l'abrogation des versets, qui est minutieusement décrite dans le Coran même (II 106 ; s'appuyant sur les versets IX 5 et 29), il estime que les antipolythéistes seraient en mesure d'abrégéer 130 versets ; à l'époque abbasside, ce sont les juristes qui, heureusement, mirent de l'ordre dans les préceptes coraniques divergents.

Le temps est venu pour que, dans le pays musulmans aussi, les spécialistes locaux puissent se livrer à une étude exégétique moderne des ouvrages sacralisés sans risquer d'être censurés, voire comme le regretté Professeur Hamed Abu Zeyd de l'Université du Caire condamné à l'exil et même assassiné à son retour. Deux seulement des douze contributeurs de l'ouvrage analysé ici sont des chercheurs musulmans ; il est vrai qu'ils ont pu citer, comme leurs collègues non-musulmans, les œuvres d'un certain nombre d'autres chercheurs musulmans adonnés à de « nouvelles approches » dans ce domaine. Les premiers travaux exégétiques menés scientifiquement sur la Bible à la fin du XIXe siècle n'ont pas diminué la foi des croyants. Saint-Thomas d'Aquin comme Averroes ont été des pionniers dans leur religion respective à rapprocher foi et raison. Monsieur Mehdi Azaiez et ses collègues contribuent à cette recherche dans le respect de la science et des consciences.

Chaque auteur a publié sa propre bibliographie. On appréciera l'index des personnes et des concepts, pages 329 à 335.

Christian Lochon